

# Le vitrail

*Penelope Lively*

## Chapitre 2

Le chevalier habitait cette même petite ville. En fait, ce n'était pas vraiment une ville, mais plutôt un ensemble de maisons aux murs de torchis et aux toits de paille, groupées autour de l'église et d'une maison de pierre, qui était celle du chevalier.

Cette maison était presque un château. Elle était entourée de douves où, parmi les herbes, dansaient des canards et nageaient des carpes dans la profondeur d'une eau boueuse et froide.

Il y avait plusieurs cours dans cette maison, une immense entrée, des tours de guet et cinquante personnes qui habitaient là : des cuisiniers, des valets, des palefreniers et des servantes qui lavaient, filaient et frottaient. La femme du vitrail était l'épouse du chevalier, ils s'étaient mariés un jour de printemps. L'herbe argentée sous la caresse du vent, la brume verdoyante des prés et, au bord de la rivière, les saules dorés par le soleil avaient salué leur union. Ils s'étaient mariés dans cette église. La jeune épouse n'avait vu le chevalier qu'une seule fois, lorsqu'on les avait fiancés, mais elle n'avait osé croiser son regard car elle sentait son visage rougi et gonflé par les larmes, et elle s'était cachée à l'abri de son voile. Elle ne souhaitait pas se marier. Elle était jeune et rêvait de courir dans les bois, pieds nus, en compagnie de sa sœur, ou de monter les chevaux, ou encore de jouer, tout simplement.

Elle ne voulait pas devenir une épouse, et s'asseoir à filer parmi les femmes. Mais son père désirait établir une alliance avec le chevalier dont les terres jouxtaient les siennes et qui possédait plus de chevaux, plus de bétail, plus de moulins et plus de forêts qu'il n'en avait lui-même. Une fille, à cette époque, n'était pas seulement une fille : c'était aussi un moyen de posséder autre chose, tout comme on pouvait avec un cheval acheter des sacs de blé ou un faucon habile à la chasse. Une fille à marier servait parfois à acquérir des terres mais aussi à s'assurer l'amitié d'hommes influents.

Le père de cette jeune fille l'aimait, mais peu importaient ses pleurs, il lui avait annoncé qu'elle aurait à épouser le chevalier et il fallait qu'elle s'en accommode. Aussi se rendit-elle au mariage, mais sans chercher à dissimuler la tristesse qui assombrissait la beauté de son visage.

Elle était vêtue d'une robe élégante qui avait coûté beaucoup d'argent à son père, elle portait des bijoux précieux, mais elle lançait des regards noirs aux invités et contemplait les primevères dans les prés qui entouraient l'église, comme si elle avait voulu les piétiner.

Le chevalier, lui non plus, n'était guère content de se marier. Il était jeune également et ne s'intéressait que peu aux femmes, à cause du souvenir de ses sœurs qui lui avaient joué mille tours dans son enfance.

Il était persuadé qu'une épouse lui créerait des tracasseries : elle voudrait sûrement qu'il s'occupe d'elle lorsqu'il aurait beaucoup mieux à faire, et elle exigerait sans cesse des robes coûteuses, des chevaux et des servantes pour s'occuper d'elle. Mais le chevalier avait lui aussi besoin de l'amitié de ses voisins, car son père était mort et il n'avait pas de frères.

Le père de la jeune fille n'était pas aussi riche que le chevalier, mais il était plus âgé, plus avisé aussi, et ses amis étaient tous barons et princes. Aussi n'eût-il point été sage de lui faire offense et le chevalier le savait bien.

# Le vitrail

Penelope Lively

C'est pour cette raison qu'il avait assuré, avec toute la bonne grâce dont il était capable, que rien au monde ne pouvait lui causer plus de joie que de devenir l'époux de la jeune fille.

Le chevalier et sa promise se rendirent donc à l'église par ce jour de printemps. Ils se tenaient côte à côte devant l'autel, sans échanger un regard, chacun ruminant ses pensées maussades.

Le prêtre était un vieil homme déplaisant affligé d'un mauvais rhume de cerveau, et la jeune fille avait l'impression qu'il n'en finirait jamais avec ses prières et ses psalmodies. Le chevalier, lui, regardait le ciel bleu qui apparaissait par la haute fenêtre, derrière la tête du prêtre, et n'avait qu'une envie : partir chasser dans la forêt.

Enfin, la cérémonie arriva à sa fin et le chevalier et sa dame se tournèrent l'un vers l'autre.

Alors, quelque chose d'étrange se produisit. Le chevalier et son épouse, qui n'étaient encore qu'un jeune garçon et une jeune fille, restèrent ainsi, longtemps, les yeux fixés l'un sur l'autre. Ils se tenaient debout dans l'église sombre et froide et ils se regardaient. Derrière eux les invités commencèrent à s'impatienter et l'on entendit des murmures, le prêtre fronça les sourcils et racla de sa semelle le sol de pierre ; il se mit à tousoter, mais le chevalier et sa dame, continuaient ainsi. La jeune fille contemplait le chevalier et elle savait en cet instant qu'elle l'aimait plus que tout au monde. Quant au chevalier, il n'avait d'yeux que pour son épouse en sachant également qu'il l'aimait, et qu'il l'aimait plus que tout.

Ils restaient donc immobiles, et sans doute auraient-ils pu rester ainsi éternellement si le père de la mariée, à bout de patience, n'avait fini par venir les chercher.

Tout au long de la fête, ils ne cessèrent de se regarder l'un l'autre, sans voir ni entendre les ménestrels, les jongleurs ou les acrobates, sans même penser à manger et à boire vins et victuailles qu'on posait devant eux.

## Chapitre 3

Ensuite, ils s'installèrent dans la maison du chevalier et tous deux vécurent là bien plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant. A la vérité, il leur paraissait invraisemblable d'avoir pu vivre l'un sans l'autre. C'était comme si, jusqu'au jour de leur mariage, ils n'avaient été qu'à moitié eux-mêmes. La jeune femme s'aperçut que, loin de regretter la compagnie de ses sœurs, elle s'irritait de recevoir leur visite, et le chevalier se rendit compte que, pour pouvoir passer plus de temps avec son épouse, il négligeait bien des choses dont il aurait dû s'occuper.

Les mois passèrent. Puis une année et une autre année. La jeune femme donna naissance à un enfant, puis à un autre encore. Elle prenait soin de la maison, tandis que son époux, qui avait bien plus l'âme d'un fermier que d'un chevalier, s'occupait de ses terres.

La seule ombre qui planait sur leur vie, c'était l'obligation qu'avait le chevalier de quitter son épouse un ou deux mois chaque année pour aller défendre le château de son seigneur, un baron qui habitait une autre région du pays.

Le chevalier ne pouvait faire autrement que d'aider le baron, car c'était ce dernier qui possédait ses terres, et sans doute les eût-il confiées à un autre si le chevalier avait manqué à son devoir d'allégeance.

On vivait ainsi, à cette époque, selon une hiérarchie en forme de pyramide : les serfs qui travaillaient la terre devaient servir le chevalier, le chevalier se devait de servir le baron lorsque celui-ci l'exigeait, et le baron à son tour devait combattre au service du roi, dès que le monarque était menacé par des ennemis ou décidait lui-même de partir en guerre.



# Le vitrail

Penelope Lively

Le baron commandait son domaine depuis son château fort, et c'était dans ce château que, deux fois par an, le chevalier avait obligation de se rendre, chevauchant à travers les forêts tandis que pleurait sa dame. Elle pensait à lui chaque jour, du matin au soir, pendant que son époux, debout sur les remparts du château balayés par le vent, pensait à elle, contemplant des collines et des vallées qui lui étaient étrangères, et attendant avec impatience le moment de son retour.

Par bonheur, il revenait toujours et tous deux étaient heureux à nouveau, s'efforçant de ne pas penser à leur prochaine séparation. Et ainsi s'écoulait l'année, selon un cycle bien établi, le labour du printemps, la récolte et les foins, les provisions pour l'hiver.

En ce temps-là, la vie, bien souvent, était plus monotone et plus courte qu'aujourd'hui. La famine et la maladie régnaient partout.

Il fallait endurer des hivers rigoureux et les beaux jours n'étaient qu'une brève période pendant laquelle la vie se montrait un peu moins rude qu'à l'ordinaire, sans être facile pour autant. Même les riches, comme le chevalier et sa dame, menaient une existence pénible : il leur fallait affronter la maladie et le froid, et le chevalier savait bien qu'à tout moment la chance pouvait mal tourner si jamais ses ennemis devenaient plus puissants que ses amis.

Pourtant, aussi longtemps qu'ils restaient ensemble, tout cela leur paraissait très supportable. Ils vivaient au jour le jour, sans trop se préoccuper du lendemain. Lorsque le soleil brillait tout au long d'un jour, pourquoi ne pas espérer qu'il en serait toujours ainsi ?

Un soir, surgissant dans les reflets d'or d'un ciel d'été, apparut un messager envoyé le baron ; les nouvelles qu'il apportait étaient si mauvaises que tout d'abord le chevalier n'osa pas en parler à sa dame.

Il partit seul dans la forêt en compagnie de ses chiens, marchant parmi les arbres, et il lui sembla que que le monde était devenu aussi sombre que la nuit qui tombait autour de lui. Ce que le messager

lui avait apporté, en effet, c'était un commandement qui le tiendrait éloigné de son épouse non plus pendant quelques semaines, ou quelques mois, mais pendant des années, et qui le mènerait non pas en quelque autre région d'Angleterre mais en des lieux si étrangers et si lointains qu'il ne pouvait pas même les imaginer.

Car c'était en croisade qu'il devait partir. Il lui faudrait accompagner le baron à travers la France et l'Italie et traverser la mer pour se rendre en un pays qui s'appelait la Terre sainte.

Il ferait partie de l'armée des croisés qui reprendrait Jérusalem aux Sarrasins pour permettre aux pèlerins du Christ d'entrer dans la ville et d'y visiter les Lieux saints. Le chevalier ignorait où se trouvait Jérusalem. Il ignorait même où se trouvaient la France et l'Italie, il savait simplement qu'il lui faudrait traverser la mer pour s'y rendre, mais il n'avait jamais vu une carte de géographie.

Il n'avait aucune envie particulière de combattre les Sarrasins. Et, plus que tout, il désirait profondément et passionnément demeurer auprès de sa dame. Il s'assit, tandis qu'autour de lui l'obscurité dans la forêt se faisait plus dense, puis il revint vers son épouse et lui annonça la nouvelle.

- Tu dois partir, lui dit-elle en retenant à grand-peine ses larmes.

Et le chevalier hocha la tête. Il savait bien qu'il n'y avait pas d'autre choix. S'il refusait, le baron lui reprendrait ses terres.

- Il en est qui reviennent sains et saufs des croisades, dit son épouse d'une voix aussi ferme que possible.

Et le chevalier hocha une nouvelle fois la tête. Il savait que les croisés partaient pour longtemps, des années, et que ceux qui revenaient avaient la peau brûlée par un soleil implacable, et qu'ils rapportaient des récits de gloire et de guerre, d'étranges lieux et de peuples lointains.

Et il savait aussi, tout comme son épouse, que beaucoup d'entre eux ne revenaient jamais.

